

# DESTIN, DESTINÉE, VOCATION

(2)

## **b) la destinée ou l'appropriation de notre histoire (suite)**

*Je reprends et termine la réflexion amorcée la dernière fois à propos de la destinée. Je faisais remarquer que la destinée s'ancre d'abord dans le destin, au sens où notre vie est faite de tout ce qui conditionne notre histoire (notre psychologie, notre patrimoine génétique, les déterminismes sociaux). J'ajoutais que la destinée n'est pas seulement ce qui nous arrive objectivement, mais aussi la manière dont nous réagissons à ce qui nous arrive (c'est son côté subjectif). Cependant, ce n'est pas encore le fin mot de l'histoire.*

Le pas que nous avons fait jusqu'à présent consiste à montrer que ce qui apparaît d'abord comme nous étant extérieur est reçu en nous de manière propre à chacun, en fonction de ce qu'il est devenu. Mais il faut en faire un de plus pour que la figure du destin se transforme réellement en destinée. Guardini formule ainsi ce qui est en jeu : « 'Destinée' signifie d'une part ce qui m'est attribué et ce qui m'échoit [...] Mais elle signifie aussi une tâche pour l'action et la création personnelle. [...] En elle, le monde se présente à l'homme sous la forme du donné pour qu'il produise ainsi le monde qui lui est proposé comme tâche » (p. 170-171). Cela signifie que je ne dois pas me contenter d'être le récepteur passif de ce que je reçois du monde, mais que je suis appelé à y prendre mes responsabilités<sup>1</sup>. C'est ce que notre auteur appelle « dominer la destinée » (p. 171).

Partons de quelques observations banales : pour quelqu'un qui a mauvais caractère, c'est l'ensemble de ses relations qui en sera empoisonné et le monde lui paraîtra insupportable. Inversement, quelqu'un de foncièrement bon vivra dans un environnement bien plus agréable. Ou bien, la vie de quelqu'un de déterminé ne ressemble pas à celle de celui qui se laisse aller. On peut donc dire avec Guardini que « pour une large part, l'existence quotidienne est faite de cette lutte (avec la destinée). 'Vivre' signifie que l'homme pénètre de son initiative la substance de la réalité – choses, êtres humains, situations – et les attire dans la structure de son existence » (p. 173) ; autrement dit, pour une part, nous pouvons faire que notre vie nous ressemble. Comme le souligne un moraliste, « nous exerçons un certain contrôle sur notre avenir en devenant le genre de personnes que nous sommes par nos choix et nos actions d'aujourd'hui. Nous ne sommes à la merci de puissances extérieures que si nous le permettons nous-mêmes »<sup>2</sup>. En évoquant pour sa part notre attitude morale – par exemple, la purification de nos intentions, la clarification des mobiles de notre conduite, l'affermissement de notre caractère – Guardini fait cette remarque intéressante selon laquelle cela peut nous faire « atteindre cette profondeur où la destinée a son origine » (p. 174), c'est-à-dire ce lieu en nous où l'orientation de notre vie prend sa source. Ailleurs, il exprime la même idée quand il note que « parmi les événements initiaux du destin, beaucoup ne peuvent être modifiés par l'homme ; mais d'autres, et sans doute les plus nombreux, peuvent fort bien l'être, et ils le sont effectivement lorsque l'homme se modifie lui-même »<sup>3</sup>. Nous comprenons alors que la destinée n'est pas de l'ordre du constat (nous retomberions dans le registre du destin), mais qu'elle se situe sur le registre éthique : c'est le contraire d'une vie « en pilotage automatique ». Finalement, « rien n'est joué. L'homme est confié à lui-même et à sa capacité à s'orienter sur un chemin qui n'est pas tracé d'avance. Là est sa liberté »<sup>4</sup>.

Notre destinée se joue donc dans un équilibre subtil entre notre condition et notre liberté ; elle n'est ni pur conditionnement (ce serait le destin), ni liberté pure (nous serions des anges). Mais si,

- 
- 1 L. Lavelle exprime une idée semblable quand il écrit : « il dépend de nous à chaque instant de transformer tous les hasards en occasions : car, si tout est nécessité, ou hasard, pour celui qui refuse d'exercer sa liberté, tout au contraire est occasion pour celui qui à aucun moment ne cesse de la mettre en jeu » (dans *De l'âme humaine*, Aubier Montaigne, 1951, p. 473).
  - 2 Stanley Hauerwas, *Character and the christian life. A study in christian ethics*, University of Notre Dame Press, 1975, p. 18. Traduction personnelle. J'ai développé ce point dans mon ouvrage *Le courage de se construire*, Salvator, 2009, p. 177-187.
  - 3 Romano Guardini, *Le monde et la personne*, p. 208.
  - 4 J. Arènes et N. Sarthou-Lajus, *op. cit.*, p. 234-235.

comme le remarquait Guardini, nous avons su « attirer (la réalité) dans la structure de (notre) existence », arrivés à son terme, nous pourrions nous dire que « notre vie elle-même est faite de tous les événements qui la remplissent. Et lorsqu'elle sera révolue, nous ne pourrions nous empêcher de lui reconnaître une unité : c'est cette unité qui forme précisément sa destinée. Mais cette destinée ne reçoit sa signification qu'au moment où, en se terminant, elle se consomme. A ce moment, tous les événements qui ont contribué à produire un tel dénouement paraissent n'avoir été tels que pour le préparer : c'est comme s'ils en étaient les étapes. Comment en serait-il autrement puisque ce dénouement les suppose tous pour être possible, et qu'il en exprime en quelque sorte le point d'arrivée ? »<sup>5</sup>.

Cette dernière remarque traduit le sentiment d'une destinée réussie, où l'on se sait « porté par la destinée », où l'on se sent en « profond accord avec soi-même »<sup>6</sup>. Ce sentiment de plénitude correspond à ce qu'Erik Erikson appelait le sentiment d'intégrité que l'on peut ressentir dans la vieillesse quand on se reconnaît dans ce qu'a été son parcours de vie. Mais il n'en va pas toujours ainsi et il peut arriver que l'on estime avoir raté sa vie ou au moins que l'on ait des regrets au sujet de certaines périodes de son existence ou de certains de ses aspects (cela peut concerner la vie professionnelle ou sentimentale, mais cela peut aussi renvoyer à certaines de nos défaillances). C'est cela qu'évoque J. Schlanger quand elle écrit : « Silence terne des vies qui se sentent gâchées. Silence étouffé de ceux qui ne peuvent pas reconnaître dans leur histoire la personne qu'ils se sentent être à l'intérieur. Silence obstiné de ceux qui se disent : en réalité je ne suis pas cela, je ne me confonds pas avec cela, ce qui m'est arrivé ne m'exprime pas et ne me définit pas »<sup>7</sup>. Selon l'écart que l'on ressent entre ce que l'on est devenu et ce que l'on aurait souhaité être, on peut connaître l'amertume ou même le désespoir quand on prend conscience que le temps perdu ne se rattrape pas. Mais que la vie ait été gâchée ou réussie, les raisons profondes de ces issues gardent leur part de mystère.

### 3 – La vocation ou le caractère unique de chacun

Un rappel : je prends ce terme dans sa signification anthropologique, alors que nous sommes habitués à l'utiliser dans un contexte religieux spécifique (même si on parle maintenant de « vocation au mariage », on parle surtout des vocations sacerdotales ou religieuses). Envisagé en ce sens large, ce terme nous permettra d'entrer plus avant dans ce qu'implique l'accomplissement d'une destinée.

Étymologiquement, le mot vocation évoque un appel, qu'il n'est pas nécessaire de qualifier de divin. En première approximation, on peut définir la vocation à partir de l'idée selon laquelle « il faut que chaque être agisse dans le monde comme s'il avait conscience d'avoir été choisi pour une tâche qu'il est seul à pouvoir remplir »<sup>8</sup>. L'idée de vocation radicalise la conscience du fait que chacun est un être singulier et qui le rend donc irremplaçable. Pour le dire d'une autre manière, pour parler de vocation, il ne faut pas s'arrêter à notre identité sociale (professionnelle, par exemple), il faut regarder du côté de notre moi profond. Mais, comme le remarque L. Lavelle, « on réduit presque toujours la vocation à une sorte de convenance entre notre nature et notre métier. Mais elle vient de plus loin que la nature et s'étend au-delà du métier. Elle est la grâce qui les traverse, qui les unit et qui les surpasse »<sup>9</sup>. Elle ne concerne pas seulement ce qu'on fait, elle renvoie à la source de ce que l'on est, même si ce que l'on fait contribue aussi à nous construire<sup>10</sup>. Dire cela suppose que l'on accède à un minimum d'intériorité puisqu'en fin de compte la vocation renvoie à « l'expérience fondamentale de toute vie humaine qui trouve son sens et son orientation dans une 'écoute' de ce qui est originaire et pro-

---

5 L. Lavelle, *De l'âme humaine*, p. 469. Voir aussi cette remarque du même auteur : « tandis que, dans le devenir matériel, chaque terme s'évanouit aussitôt qu'il s'est réalisé, le devenir spirituel, au contraire, intègre au fur et à mesure tous les termes de son parcours. [...] Le devenir spirituel, c'est le sillage même que nous traçons dans le présent de l'être » (*Du temps et de l'éternité*, p. 363 et 364).

6 R. Guardini, *Liberté...*, p. 171 et 172.

7 Judith Schlanger, *Ma vie et moi*, Hermann, 2019, p. 55.

8 L. Lavelle, *L'erreur de Narcisse*, La Table ronde, Petite Vermillon, 2003 (1939), p. 158.

9 Id. p. 158. Voir aussi Christoph Theobald, *Vous avez dit vocation ?* Bayard, 2010, p. 68-69. Analogiquement, il convient de distinguer théologiquement vocation et état de vie, la vocation étant l'appel que Dieu adresse à chaque baptisé, quel que soit son état de vie.

fondément enfoui au plus profond de chaque existence »<sup>11</sup>. Dans la vocation, il en va de notre être, c'est-à-dire de notre existence comme un tout, « comme une unité qui se développe entre la naissance et la mort ». Mais, ajoute Ch. Theobald, la prise de conscience du fait que « notre vie (est) un tout, et un tout absolument unique et insubstituable, est difficile à entendre dans une sphère culturelle qui, par principe relativise les limites de la naissance et de la mort et transforme la vie en un 'provisoire', précédé et suivi d'autres 'provisaires' » (p. 65 et 67)<sup>12</sup>.

Mais la difficulté à prendre conscience de notre vocation n'est peut-être pas seulement conjoncturelle. Comme je le remarquais, cela suppose un minimum d'intériorité et sans doute aussi la capacité de se formuler à soi-même ce genre de réalité. Sur ce point, J. Schlanger observe que « la plupart des gens ne se sont pas constitués à partir d'une direction imaginaire intense qui colore en eux la ferveur de s'anticiper. Pour l'immense majorité, le thème de la vocation ne les a jamais portés. Leur expérience de vie est tout aussi pleine, mais pas dans ces termes ». Elle ajoute : « ce qui arrive surtout, c'est que le présent tournoie très occupé de lui-même et de sa propre urgence et que l'aléatoire donne toujours un coup de patte »<sup>13</sup>. Peut-on parler de vocation quand la vie est faite de recommencements périodiques qui ne sont pas toujours choisis ?

Ainsi, l'idée de vocation indique à quelle profondeur chacun est invité à comprendre sa destinée. Mais les circonstances de la vie ne permettent pas à tous d'en prendre conscience de la même manière. Par exemple, P. Emmanuel évoque le cas de celui qui peut « formuler en passant, mais avec une exactitude intellectuelle remarquable, le thème dont il ne comprendra que bien plus tard que son destin est de le résoudre »<sup>14</sup> ; autrement dit, de celui qui a très tôt une intuition de sa vocation, même s'il n'est pas encore capable de l'explicitier pleinement ; mais cette intuition sera sa boussole intérieure. Peut-être la plupart d'entre nous ont-ils une autre expérience, qui ressemble à celle qu'évoquait L. Lavelle : « Chacun de nous tourne autour de son propre centre » et trace autour de lui une courbe qui enveloppe « une région du monde de plus en plus vaste »<sup>15</sup> ; autrement dit, la vocation se trouve au terme d'une longue exploration. Ainsi, en avançant dans la vie, nous allons à « la découverte de notre véritable essence » et l'enrichissons de ce que lui apportera ce qu'il nous sera donné de vivre et que nous puiserons dans la substance du monde.

Il se peut aussi que beaucoup se retrouvent dans cette remarque du philosophe américain O. Flanagan : « toutes les vies ne seront pas guidées et constituées par un seul grand projet fondamental. [...] La plupart des gens mènent une vie organisée autour d'un réseau de projets et d'engagements, dont certains porteront sur une durée relativement longue, mais dont aucun ne doit jouer un rôle fondamental – et certainement pas sur toute la durée de la vie »<sup>16</sup>. C'est peut-être une vocation en mode mineur qui est le lot commun

\*

Finalement, nos existences oscillent entre destin, destinée et vocation. Il en est sans doute qui se vivent sous le signe prépondérant de l'une de ces réalités ; elles ont alors des tonalités bien différentes (selon les cas, on est écrasé par un destin qui s'acharne, on maîtrise sa destinée en donnant son impulsion au cours des choses, la vocation imprime son élan à l'existence). Mais il arrive aussi que l'on passe d'un registre à l'autre au cours de la vie : par exemple, le destin fait place à la destinée, la vocation éclot après de longs tâtonnements. En fin de compte, vue de près, chaque histoire est unique.

---

10 Dans le même ordre d'idée, L. Lavelle note : « l'idée de destinée ne retient de ma vocation que ce que j'en ai fait, au lieu que la vocation remonte jusqu'à la source intérieure d'où procède la destinée. [...] La destinée et la vocation seraient donc en quelque sorte les deux faces extérieure et intérieure que présente la constitution de notre essence » (*De l'âme humaine*, p. 470).

11 Ch. Theobald, p. 62.

12 Cette remarque rejoint mon hypothèse initiale selon laquelle la question de la destinée nous est devenue obscure parce que nous avons du mal à percevoir notre existence comme un parcours qui a sa propre cohérence (cf. aussi les remarques sur la vie « en miettes »). D'où l'importance du travail de relecture de l'histoire personnelle.

13 J. Schlanger, *Ma vie et moi*, p. 67.

14 Pierre Emmanuel, *La face humaine*, Seuil, 1965, p. 198.

15 Louis Lavelle, *L'erreur de Narcisse*, p. 157.

16 Owen Flanagan, *Psychologie morale et éthique*, PUF, 1996 (1991), p. 90.